

Boostee s'invite dans la cour des grands du rap

Avec *Feel alone*, le Choletais fait un grand bond en avant dans sa carrière de rappeur. Depuis fin mars, son titre passe régulièrement sur les radios nationales. Une première.

Portrait

S'il ne le montre pas trop sur les photos, Boostee a tendance à rire facilement. Une capacité à passer d'un ton sérieux au sourire qui décrit bien la carrière du jeune homme. Rapide, puisqu'à seulement 20 ans, son dernier titre *Feel alone* passe sur des radios nationales comme *Fun radio* ou *NRJ*. Un grand bond en avant pour ce Choletais qui écoutait d'abord du rock et du folk comme ses parents. « J'idolâtrais Elvis Presley », admet ce brun aux cheveux longs et aux joues un peu rondes.

C'est vers l'âge de 11 ans qu'il découvre le rap. « Dans un film, Lil Bow Wow (un jeune chanteur américain) se met à rapper. J'avais jamais vu ça », se souvient-il. A partir de ce moment-là, il cherche à imiter les rappeurs américains, Lil Bow Wow d'abord, puis Florida ou Eminem. « C'est un autre monde que je découvre, notamment via les clips. » De cette nouvelle passion, il en adopte les codes, parfois jusqu'à l'excès, il le reconnaît. « Je voyais un mec avec un t-shirt large et des lunettes. Deux jours après, je portais la même chose », raconte-il avec un phrasé rapide, une qualité louée dans son style musical.

Pressé de finir ses études

Très influencé par la culture américaine, il trouve plus aisé d'écrire ses premiers textes en anglais qu'en français. « Ça sonne mieux », justifie l'ancien élève du Conservatoire de Cholet. A 13 ans, il enregistre *Beautiful day* au studio Rezo à Mazières-en-Mauges, sans toutefois le diffuser. En seconde, il commence à vendre ses premiers CD. Le proviseur du lycée Sainte-Marie ferme les yeux sur l'EP *By myself* qui passe sous les manteaux. « J'en ai vendu 150 exemplaires. Il fallait bien que je m'oc-



Le rappeur Boostee a envahi les ondes des radios nationales.

cupe », dit-il en souriant.

Les études, ce n'est pas vraiment son truc. Toutefois, il obtient son bac pour rassurer ses parents. En terminale, son plus grand projet est extrascolaire. « J'ai loué la salle des fêtes de Maulévrier pour un concert, raconte-il. Avec quatre potes, on a vendu 400 places dans les lycées de Cholet. » Un grand défi pour cet éternel stressé qui vit son premier concert.

Une réussite soudaine

Libéré des études depuis 2013, il sait qu'il ne peut pas forcément vivre du rap tout de suite. « J'ai la chance d'avoir un père qui travaille dans

l'événementiel. Grâce à lui, je peux travailler dans le spectacle. » En parallèle, sa carrière musicale bénéficie de nouvelles rencontres. Avec Joris Favraud, un autre Choletais, il réalise ses premiers clips. Confié à Nino Vella (du groupe Babel), le son est aussi amélioré. « J'adore sa façon de bosser. En studio, on passe notre temps ensemble, on se donne des idées, rapporte-il. Tout part d'une guitare. On voit ce qu'on peut faire sur un riff. Si ça ne nous va pas, on passe à autre chose. »

Ensemble, ils créent *Dans le vide* et surtout *Feel alone*, le premier single qui se retrouve sur les ondes nationales. « Grâce à ça, tu prends de la

crédibilité. On m'envoie des messages pour me dire qu'on « kiffe » mon univers », fait-il fièrement. Mise sur sa chaîne Youtube (le clip est en préparation), l'audio compte 78 000 écoutes par exemple, ce mardi.

Après ce premier succès, il envisage déjà une série de concerts cet été avec un nouveau morceau. Ce qui risque d'arriver très vite.

Alexis DUCLOS.

Vidéos sur ouest-france.fr/cholet

Rénoval Abris voit plus grand

La filiale du groupe Rénoval, spécialisée dans les abris de piscine, va doubler sa surface de production, à Saint-Germain-sur-Moine. Une extension qui s'accompagne de la création d'une quinzaine d'emplois.

Freddy REIGNER

freddy.reigner@courrier-ouest.com

Elle est encore jeune, mais elle veut se redonner un nouvel élan. Oui, Rénoval Abris, dans un secteur hyper concurrentiel, veut se faire une place de choix sur le marché de l'abri de piscine. Pour arriver à ses fins, la filiale du groupe Rénoval a donc décidé de frapper du poing sur la table. D'ici janvier 2017, sur son site de Saint-Germain-sur-Moine, un bâtiment de 3 500 m² devrait ainsi sortir de terre, portant la surface de production à plus de 5 500 m². Cet agrandissement de taille - plus du double de la superficie actuelle - va également s'accompagner d'une forte politique de recrutement. « On va embaucher une quinzaine de personnes », explique le directeur général de Rénoval Abris, Olivier Dixneuf.

Un objectif de 400 à 500 abris de piscines par an

Les postes concernés sont multiples : du commercial au menuisier alu, en passant par le poseur et l'ingénieur du bureau d'études. Bref, l'équipe - comme les bâtiments - va doubler de volume. Ce n'est quand même pas rien. « On est optimiste, c'est pour cela qu'on se lance dans le projet. D'ici trois ans, on veut quadrupler notre production. »

L'entreprise s'est donnée comme objectif de produire 400 à 500 abris de piscines par an. Pour y arriver, la filiale du groupe Rénoval entend investir en masse le marché haut de gamme du secteur. Explications. « Plus de 90 % des produits proposés sont faits en polycarbonate, explique Olivier Dixneuf. Nous, sur la gamme prestige, on a des abris en verre, la différence est de taille au niveau de la performance thermique. Avec ce genre de produit, on peut se baigner toute l'année. Avec cette gamme-là, on ne se fixe aucune barrière, on vend aussi bien dans le nord de la France qu'au sud. » Aujourd'hui, Rénoval Abris entend donc retrouver un « second souffle ».



Rénoval
LA VÉRAND'ATTITUDE

Saint-Germain-sur-Moine, mardi 19 avril. Olivier Dixneuf, directeur général de la filiale Rénoval Abris, se donne comme objectif de produire « 400 à 500 » unités par an d'ici 2020.

Elle en avait besoin, car si le marché de l'abri de piscines s'est imposé à tous les acteurs économiques en 2003 avec la réglementation sur la sécurité des points d'eau, la crise de 2008 a tout bouleversé. Des entreprises se sont adaptées, d'autres se sont écartées.

Ce qui a été le cas de Rénoval Abris, qui veut désormais retrouver du volume. Les campagnes de pub à la télé font partie de cette stratégie « agressive ». D'ailleurs, la région est ultra-concurrentielle en la matière.

Avec notamment Akéna, Véranda Rideau, Concept Alu et Rev, le marché n'est pas facile. « On est sur une terre d'entrepreneurs, note Olivier Dixneuf. Je crois que les uns ont suivi les autres. Mais nous, on est les seuls à porter deux marques, Rénoval Vérandas et Rénoval Abris, dans un réseau de concessionnaires. »

De quoi tirer son épingle du jeu ? Aujourd'hui, la filiale de Saint-Germain affiche un chiffre d'affaire légèrement supérieur au million d'euros.

A SAVOIR

Les sites d'Yzernay et du Puy vont aussi être agrandis

Le groupe Rénoval Vérandas, basé à Yzernay, a enclenché une politique d'investissements. En effet, sur son site d'Yzernay, la reconstruction de la chaîne de production nécessite une extension de bâtiments. Le site du Puy-Notre-Dame va également faire l'objet d'un agrandissement pour les mêmes raisons.

LE GROUPE RÉNOVAL DANS LE MAINE-ET-LOIRE



2 000 soit le nombre de vérandas produites par le groupe chaque année.

140 soit le nombre de salariés dans le groupe.

22 soit le chiffre d'affaire du groupe en millions d'euros.

75 soit le nombre d'agences de commercialisation réparties sur toute la France.

3 soit la place du groupe Rénoval dans le secteur de la véranda au niveau national.

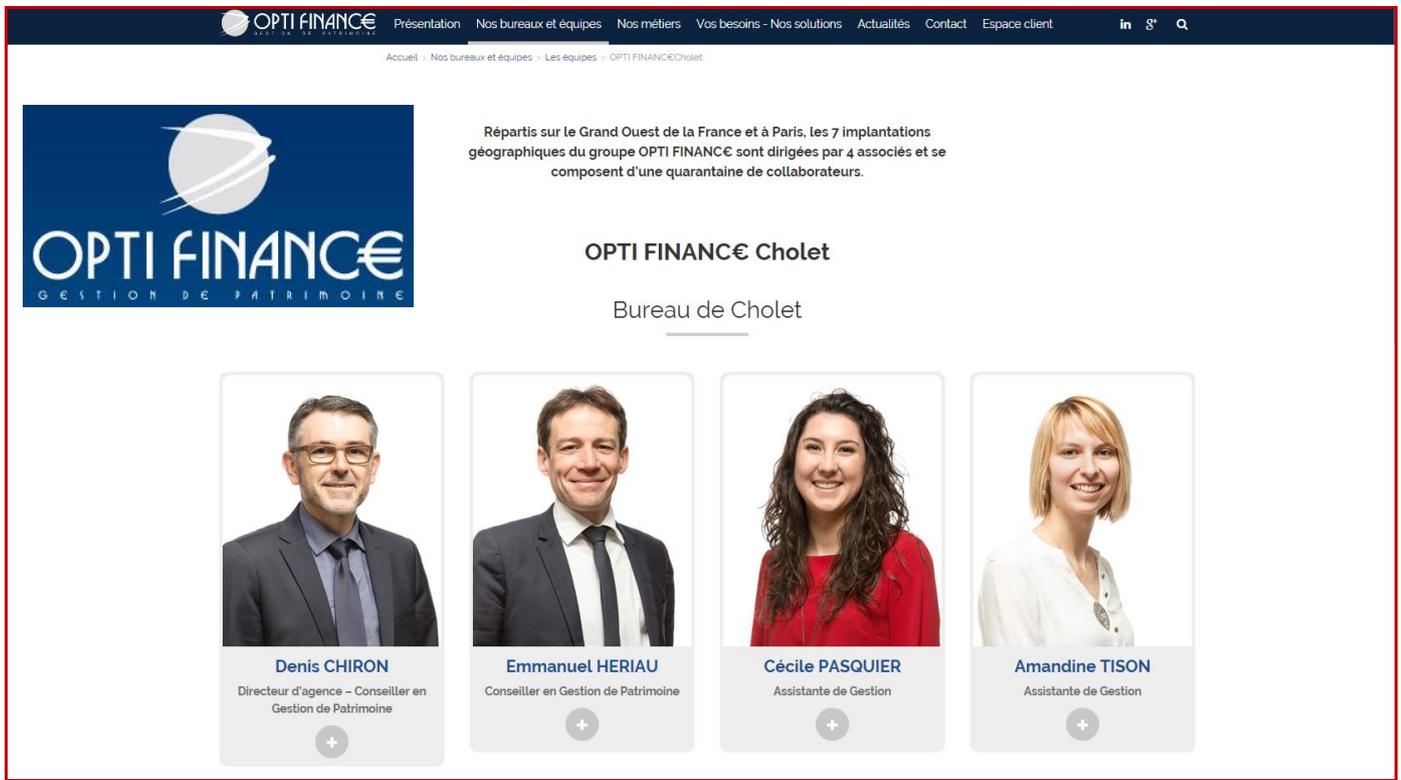


Les abris de piscines Rénoval se déclinent en trois gammes.

6. UN NOUVEAU SITE INTERNET POUR OPTIFINANCE

Une belle avancée pour Optifinance qui vient de se doter d'un nouveau site internet où il est désormais possible de mettre un visage sur les 4 conseillers de Cholet :

<http://www.optifinance.net/nos-bureaux-et-equipes/les-equipes/opti-finance-cholet>



OPTI FINANCE
GESTION DE PATRIMOINE

Présentation Nos bureaux et équipes Nos métiers Vos besoins - Nos solutions Actualités Contact Espace client

Accueil > Nos bureaux et équipes > Les équipes > OPTI FINANCE Cholet

Répartis sur le Grand Ouest de la France et à Paris, les 7 implantations géographiques du groupe OPTI FINANCE sont dirigées par 4 associés et se composent d'une quarantaine de collaborateurs.

OPTI FINANCE Cholet

Bureau de Cholet

 <p>Denis CHIRON Directeur d'agence – Conseiller en Gestion de Patrimoine</p>	 <p>Emmanuel HERIAU Conseiller en Gestion de Patrimoine</p>	 <p>Cécile PASQUIER Assistante de Gestion</p>	 <p>Amandine TISON Assistante de Gestion</p>
---	---	--	--

7. DES NOUVELLES DE :

Romain DUPORT (CB Saison 2010/2012)

Eurocup Romain Duport (Strasbourg)

« Il faut serrer les dents »

Romain Duport (2,15 m, 29 ans) fut l'un des héros de la demi-finale retour à Trento. Après des années de galère dues à des problèmes physiques, le pivot retrouve la lumière.

Vous enchaînez les matches actuellement. Ce rythme rappelle les playoffs ?

Ce n'est pas du tout pareil, parce qu'en playoffs on se bat pour le titre, l'atmosphère n'est pas comparable. Là, les cadences sont infernales, on joue tous les deux ou trois jours. Physiquement, c'est compliqué. Surtout avec la finale, forcément on y laisse beaucoup de choses... En ce moment, on n'y arrive plus.

Vos entraînements sont allégés ?

En ce moment, tout le monde a des petits pépins physiques. Quand il y a besoin de vraiment s'entraîner, d'avoir une vraie séance, on le fait, sinon le coach gère beaucoup le physique. D'autres coaches ne font pas ça, s'acharnent à s'entraîner tout le temps mais Vincent (Collet) est humain et sent le besoin donc c'est plus léger. Mais même en faisant plus léger, on voit que le physique ne suit pas. C'est une mauvaise passe.

Vincent Collet a parlé de déconnexion mentale. Tu l'as ressentie ?

Oui, mentalement, c'est vrai que je ne suis pas comme je devrais être. On essaie de se battre contre ça mais ce n'est pas évident. Ce qu'on a connu, la demi-finale en Italie, c'était quelque chose d'exceptionnel. C'est impossible de rebasculer directement. Inconsciemment, il y a une forme de décompression aussi bien mentale que physique.

Réussir ce parcours avec un duo de pivots français, Bangaly Fofana et toi, c'est une fierté ?

Oui. Il ne faut pas oublier que Matt (Howard) dépanne au poste 5, mais ce n'est pas son vrai poste. C'est une fierté parce qu'avec tout ce qu'on entend depuis des années, qu'on ne va pas loin avec des Français, on montre qu'on n'est peut-être pas les meilleurs pivots d'Europe mais on a nos qualités.

Fofana le défenseur, toi l'attaquant : vous êtes ultra complémentaires ?

Si on fusionnait, on deviendrait l'un des meilleurs pivots au monde ! Il a tout ce que je n'ai pas, et inversement. Il est explosif, rapide, il saute partout. Je n'arrive ni à sauter ni à défendre comme lui. Aux entraînements, avoir ce type de défenseur me fait beaucoup travailler.

Comment te sens-tu physiquement après des années de galère ?

Le rythme, je l'ai, mais je ne serai jamais vraiment à 100% parce que j'ai toujours des douleurs qui me freinent.

J'ai appris à faire avec, encore plus ces dernières années après mon opération aux ligaments. Il y a des jours où c'est plus difficile que d'autres, certains matches où je ne suis pas du tout dedans, mais c'est comme ça, il faut serrer les dents. Parfois, ça prend la tête mais à force de me battre tous les jours, au final je ne suis pas si mal que ça. J'ai connu pire !

Tu auras toujours mal ?

Oui. Mes genoux sont douloureux et ça sera toujours comme ça. Dans le match, avec l'adrénaline, on n'y pense plus. C'est après que les douleurs reviennent.

Revenons à l'Eurocup. Ce tir à trois-points, à Trento, dans les ultimes secondes...

(Il coupe) On m'en parle encore ! C'est un shoot qui restera longtemps dans ma mémoire, et sûrement aussi dans celles des coéquipiers, et des supporters peut-être. J'essaie de ne pas trop y repenser parce que ça peut empêcher d'avancer. Mais c'était quand même un shoot fou.

Cette saison, à trois-points, tu as tiré à 9/17 en Pro A et 6/11 en coupe d'Europe.

C'est le système de jeu qui te donne des ouvertures ?

Je suis en phase avec mon shoot depuis pas mal d'années mais c'est vraiment à Strasbourg que ça a explosé. Le coach ne nous dit jamais rien quand on prend un shoot. On n'est jamais bridé. D'autant que si je commence à en mettre un, après, je peux avoir la main chaude.

Tu gagnes les concours de tirs à l'entraînement ?

À trois-points, je ne gagnerai pas. Je shoote seulement de temps en temps. Moi, c'est plus à deux-points. Là, je peux battre tout le monde. Il y a juste Rodrigue (Beaubois) que je n'arrive pas souvent à battre, je n'ai réussi qu'une fois. On faisait beaucoup de concours au début de l'année et il est vraiment coriace. ●



↳ Cette saison, Romain Duport a tiré à 15/28 à trois-points.

Pro B |

➔ Raphaël Desroses (Fos Provence)

« Des Américains à poil dans le bus »

Il a joué 450 matches en LNB pour 10 clubs différents. Raphaël Desroses (1,99 m, 35 ans), le fringant vétéran de Fos Provence (10^e meilleur marqueur français et 13^e évaluation de Pro B), s'est plié sans rechigner à notre questionnaire. Un moment savoureux.

Ton coéquipier le plus talentueux ?

Au talent, je vais dire Chris Massie, qui avait terminé meilleur rebondeur et meilleure évaluation de Pro A à Limoges (2010-11). Généralement, les mecs qui ont du touché ont commencé tôt, mais il avait des mains en or, alors qu'il avait commencé le basket à 19-20 ans. C'était une espèce de Chris Webber de la Pro A. Le pire c'est qu'il travaillait peu en dehors des entraînements. Il s'étirait beaucoup mais il ne faisait jamais de travail en plus. Et puis il était puissant et il était capable de sprinter comme un ailier... en attaque surtout (rires).

Le pire bad boy ?

Tu veux que j'aie des problèmes ? (rires) Chris Massie était lunatique. Un jour, c'était une crème et puis du jour au lendemain, il pouvait ne parler à personne. Après, je me rappelle d'un Américain, Delonte Holland, qui était venu piger un mois à Besançon (en 2009). Pendant un match, il avait voulu mettre une droite à Alain Thinet ! Heureusement, on les avait séparés.

Le plus dingue ?

Je n'ai pas d'anecdote particulière sur lui mais c'est Ndudi Ebi, avec qui j'ai joué à Limoges l'année où on est allé en finale de la Coupe de France et où on est descendu. Il était perché. Il est resté trois mois à Limoges.

Le plus fétard ?

J'en ai bien un en tête mais il n'aimerait pas que je le dise. On va mettre Kevin Braswell avec qui j'ai joué à Limoges. C'était un gros fétard. Il avait une hygiène assez compliquée les veilles de matches, un rapport spécial avec l'alcool.

La plus grosse embrouille entre coéquipiers ?

Quand j'étais à Montpellier, Curtis McCants s'était embrouillé avec Olivier Mériquet, après avoir pris un mauvais coup à l'entraînement, et il l'avait fait à l'américaine. Il était parti dans le rond central comme un boxeur au milieu du ring et attendait Olivier pour se battre. C'était à la fois chaud et comique.

Ta plus grande déception ?

Il y en a deux dans ma carrière. La montée ratée avec Bourg-en-Bresse sur le dernier match à Bourg (contre Poitiers en 2007-08, Rouen avait terminé 1^{er} de la saison régulière grâce à un meilleur goal average). La deuxième déception c'est de ne pas avoir gagné la Coupe de France avec Limoges après avoir joué deux finales. La première contre Chalons s'est jouée à une possession (en 2011).

J'aurais aimé gagné un titre majeur en Pro A dans ma carrière.

Ta plus grande joie ?

Le premier titre de Pro B avec Limoges. C'était un peu un aboutissement pour moi qui aie fait la moitié de ma carrière en Pro B. C'était l'accomplissement de quelque chose, le premier titre de Limoges depuis des années. On avait une super équipe, un super groupe.

Ton adversaire le plus difficile à stopper ?

Mykal Riley, parce qu'il est à la fois grand, long, il peut dribbler, crosser, shooter. C'est une horreur à défendre. Quand tu as un mec qui ne fait que shooter, tu le colles. Alors que lui peut tout faire et finir en drive. Je me rappelle d'une série de playoffs avec Limoges contre Nanterre (en Pro B) où il avait mis le shoot de la gagne sur ma tête. Le jour où il est chaud, c'est invivable. Il y avait aussi Blake Schilb. Il était fort mais le plus dur, c'est qu'au bout de deux ans, il avait les arbitres dans la poche. C'était très compliqué parce qu'il était vraiment protégé.

L'entraîneur qui t'a le plus appris ?

Je n'ai pas joué longtemps pour lui parce que c'est l'année où je suis parti de Limoges mais peut-être (Panayotis) Giannakis, « le Grec » comme je l'appelle. J'ai vraiment appris de tous mes coaches mais si je devais en choisir un en rapport temps passé et choses apprises, ce serait lui. On n'avait pas un beau jeu mais en termes de fondamentaux basket, j'ai beaucoup appris au niveau du travail d'appui, le travail de pied de pivot, les appuis décalés. Ça m'a beaucoup servi au niveau du jeu au sol. Il nous disait « si vous m'écoutez, je vais rallonger votre carrière de cinq ans ». Plusieurs joueurs, comme Nobel (Boungou-colo) par exemple, ont passé un cap grâce à lui.

L'entraîneur le plus énigmatique ?

L'année où on est descendu de Pro A avec Limoges, on avait eu un coach macédonien, Zare Markovski, pendant les trois derniers mois. Quand il nous parlait basket à la vidéo ou à l'entraînement, c'était un scientifique du basket. Il décortiquait le

jeu comme un mathématicien. Il connaissait vraiment le basket sur le bout des doigts. Et au final, en match, il n'y avait que des pick-and-roll (rires) ! C'était le basket le plus stéréotypé de ma carrière. On jouait avec quatre extérieurs en fer à cheval et puis tu avais le pivot au milieu pour poser les écrans. Peut-être qu'il s'était dit qu'on était trop cons pour comprendre d'autres systèmes (rires).

Ton action d'éclat ?

C'était avec Antibes, en demi-finale des playoffs contre Pau (en 2013). Les deux matches sont serrés. J'ai deux lancers-francs en toute fin de match à -1. Le premier je fais gamelle. Je marque le deuxième qui nous envoie en prolongation et toute la salle se lève. Cela m'a marqué. C'est comme si j'avais mis un but. Derrière on gagne le match en prolongation (et Antibes s'imposera en finale).

Ce que tu changerais dans ta carrière ?

La plus grosse erreur de ma carrière ça a été d'avoir cru au projet d'Angers l'année où je suis MVP de Pro B. Je me sentais bien dans ce club et j'ai vraiment cru en leur projet. Je pensais vraiment qu'on allait jouer la montée la deuxième année. Et quand j'ai lu dans *Maxi-Basket* qu'on était l'avant-dernière masse salariale, j'ai compris que ça n'allait pas le faire. Je me suis enterré à rester là-bas après ma saison de MVP. Cela a été perçu comme un manque d'ambition. J'ai été un peu naïf. Cela aurait pu être un bon tremplin de partir en Pro A à ce moment-là, surtout que j'étais très accessible financièrement. Si j'avais une seule chose à changer dans ma carrière, ce serait ça.

La meilleure équipe au sein de laquelle tu as évolué ?

Cholet, avec qui on termine quatrième (en 2003-04). On avait une équipe de jeunes et il y avait du talent, quand on voit la carrière de certains. Terrell Lyday a fait une belle carrière en Europe après, Mike Gelabale en NBA, Cyril Akpomedah et Claude Marquis en Pro A, etc... Il y avait une belle équipe et on avait joué avec un seul Américain quasiment toute la saison (deux, en fait). Après, si je rapporte au niveau de la division, à Limoges en 2011-12, avec Chris Massie, Kyle McAlarney, Joseph Gomis, Nobel Boungou-colo, on avait une équipe de Pro A en Pro B.

L'équipe la plus marrante ?

Je vais en donner trois. L'équipe de Limoges l'année de la montée parce qu'il y avait une super ambiance. C'est rare de pouvoir passer 7 heures au fond du bus à rigoler avec les gars. Il y a Angers quand on fait les playoffs. J'ai le souvenir d'Américains à poil dans le bus. Quand on connaît la pudeur des Américains, c'est pour dire comment on se lâchait. Et puis à Cholet, on avait une sacrée bande de clowns, dont je faisais partie. Je ne vais pas le cacher (rires) !



« Avec Zare Markovski, c'était le basket le plus stéréotypé de ma carrière ! »

100% avec Mamoutou Diarra

avec Mamoutou Diarra

(Antibes)

Les meilleurs potes

dans le basket ?

J'avais Thierry Rupert. J'ai Dounia Issa, Boris Diaw... Mais mes meilleurs amis ne sont pas dans le basket.

À part le basket, un autre sport pour lequel tu es doué ?

Le foot. Peut-être que je commencerais une carrière de footballeur pour ma reconversion d'ailleurs (il rit). J'aime bien la boxe aussi.

Quelqu'un pour qui tu paierais pour le voir jouer ?

Pour un phénomène comme Stephen Curry, je paierais ma place.

La meilleure façon de décompresser ?

Quand je pense aux Africains, notamment aux gens du Mali dont je suis originaire, cela me permet de relativiser et de prendre conscience que je suis un privilégié.

Le maillot que tu rêves d'enfiler ?

J'aimerais bien jouer pour l'équipe nationale du Mali. Administrativement, ce serait possible mais je ne donnerais mon feu vert que s'il y a un réel projet.



Le meilleur moment de ta carrière ?

Mes années à l'Insep (1997-1999). C'est l'ambiance sport-étude des élites donc c'est là qu'on prend conscience qu'on peut devenir pro. Il y a les premiers vrais articles de presse, les premières attentions des clubs à notre égard. Au-delà de tout ça, ce sont les rencontres entre sportifs. Des liens se sont créés, des couples, des ragots, des petites bêtises. On s'est tous dit que si c'était à refaire, on le referait les yeux fermés.

Un coach pour qui tu ne joueras jamais ?

Il n'y en a pas vraiment. Après, des barges serbes qui vont m'enlever trois à quatre ans de carrière (il rit), je pense que j'y réfléchirais à deux fois.

Ton vrai point faible ?

Je crois que le point faible tout au long de ma carrière a été l'alternance entre les drives et les shoots. Au départ, j'étais plus orienté sur le drive puis j'ai basculé sur le shoot après. Je pense que ça manquait d'alternance.

L'exercice à l'entraînement que tu ne supportes pas ?

Le suicide, même si ce n'est pas vraiment un exercice.

Le meilleur joueur contre qui tu as joué ?

Skeeter Henry. J'ai joué contre lui à mes débuts, lorsque lui était à la fin de sa carrière. Beaucoup devront aller sur Wikipédia pour voir qui c'est (il rit).

Pourquoi portes-tu le numéro 12 ?

Pour Thierry Rupert. J'ai toujours porté le numéro 8 dans ma carrière. Mais depuis ce qui s'est passé, je lui fais une petite dédicace en portant le numéro 12.

Quel est le joueur ou le coach le plus drôle ?

J'ai bien aimé Jacques Monclar (à Paris entre 2002 et 2004), on a bien rigolé avec lui. ●